

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 40 fr. Six mois... 25 fr. Trois mois... 15 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 45 fr. Six mois... 30 fr. Trois mois... 18 fr.
Chèque postal Lorient 556-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La guerre qui revient

Au lendemain de l'armistice on s'était dit : « C'est bien fini. Ils n'oseront plus. » Sur les cadavres des quinze cent mille morts de la France et des millions de morts du monde entier on pensait que la guerre, à son tour, était morte. On croyait que les béquilles des amputés, les orbites vides des aveugles, le teint blême des tuberculeux feraient peur aux vampires.

Et aujourd'hui, comme en 1914, se profile à l'horizon l'ombre sinistre de la guerre.

1914? Oh! que c'est loin! Les morts ne se souviennent plus. Et les vivants ne se souviennent plus des morts.

Au restaurant, on cause. L'un des hommes attablés remarque : « Quels beaux voyages j'ai faits à cause de la guerre. Jamais, avec vingt ans de travail je ne pourrais m'en payer la moitié d'un semblable... Les beaux voyages!... » Que répondre, que faire, sinon baisser la tête? L'insensé, de tout l'effroyable cataclysme, n'a conservé qu'un seul souvenir : de beaux paysages entrevus au cours de lointaines randonnées...

La guerre? Oh! que c'est loin! Les événements se succèdent, les faits s'enchaînent et l'on est effrayé quand on regarde l'avenir.

Le roi de Roumanie était à Paris ces jours derniers. Le pacte franco-roumain est chose faite.

Et là-bas, comme en 1914, la situation est fiévreuse et soursnoise. On connaît la question tant de fois débattue de la Besarabie. On a entendu ces bruits officieux (disons même tendancieux, pour qu'on ne nous taxe point de calomnie) d'une concentration des troupes russes. Un incident, semblable à l'incident de Sarajevo, va-t-il se produire et jeter la grande Russie contre la petite Roumanie?

Et alors? Alors la France devra soutenir sa petite alliée roumaine (elle est si jolie la reine de Roumanie!) contre « l'ogre » bolcheviste.

« Mais c'est stupide, direz-vous, personne ne marchera! »

Allons donc! Nos politiciens sauront bien persuader les gogos qu'il s'agit encore une fois de la Dernière Guerre pour le Droit et la Civilisation. Ils démontreront qu'il est du devoir de la France, cette nation tapageuse, de venir en aide à la petite Roumanie. Et tous les gogos d'applaudir!

L'heure est grave.

Que la guerre revienne, voilà qui importe peu à certains. Si la tuerie de 1914 a provoqué des désastres, a broyé des énergies, elle a, par contre-coup, favorisé les agissements des arrivistes et des profiteurs. Cela est trop connu pour qu'on insiste sur le fait. Mais voilà qu'aujourd'hui ces arrivistes et ces profiteurs ne voient dans la guerre nouvelle qu'une source de profits. Et ils combinent pour faire éclater le plus tôt possible la catastrophe. Dans les grands quotidiens une campagne sourde s'est réveillée contre la Russie. On brosse les décors du drame. On veut faire retomber sur la Russie toute la responsabilité d'un prochain cataclysme, comme en 1914 on chercha à faire admettre l'unique et effroyable responsabilité de l'Allemagne. On prépare le terrain; on trompe soursnoisement l'opinion publique. Il est temps, grand temps de se ressaisir!...

Le seul moyen d'éviter la guerre est de faire sentir aux gouvernants que l'on n'est pas dupes des mises en scène. Le seul moyen d'éviter de nouvelles tueries est d'être assez forts pour imposer la paix.

Soyons forts! moins de paroles et plus de solidarité humaine!...

Georges VIDAL.

GROUPE DU BOURGET-DRANCY

Ce soir, à 20 h, 30

SALLE JEAN-JAURES, 82, Avenue Marceau, DRANCY

Conférence publique
et contradictoire
de LOUIS LOREAL

sur
Le mensonge électoral

A LA MANIÈRE DE MUSSOLINI

Comment Léon Daudet dicte l'assassinat des militants

Dans l'Action Française d'hier, le plus malhonnête homme de France poursuit le cours de ses ordures coutumières. Nos amis Colomer, Madeleine Colomer (Hautclair) et Georges Vidal font toujours les frais de la crise de rage scatologique de Léon Daudet.

Nous ne perdrons pas notre temps à reprendre toutes les insanités que déverse la bouche d'égout de la rue de Rome, à propos de l'analyse du dossier d'instruction de l'affaire Philippe Daudet — et le couperet de la guillotine dont nous menace le procureur du Roi ne nous impressionne pas. Ce qui nous dégoûterait, par exemple, ce serait d'aller à la guillotine comme nous le prédit le Crachoir public, c'est-à-dire « couplés et dument ligotés, Marlier et Colomer, Delange et Vidal ». La compagnie nous effrayerait bien plus que l'instrument du supplice. Nous ne voulons rien avoir de commun, pas même une minute de mort, avec les chiens de police.

N'insistons pas sur le roman-feuilleton calomnieux qu'édifie le plus malhonnête homme de France, avec la complicité des gens de justice. Mais il est un passage qu'il faut souligner et retenir dans l'article de tête que Léon Daudet signait dans l'Action Française.

Après avoir présenté Colomer sous les traits d'un être odieux en tous points, après l'avoir dépeint aux yeux des dégénérés qui lisent la feuille royaliste comme le machinateur de l'assassinat du petit Philippe, hypocritement, comme par hasard, Léon Daudet continue, en écrivant :

« Le 11 décembre 1923, André Colomer, 37 ans, journaliste, demeurant à Paris, 259, rue de Charenton, répond à l'interrogation de M. Barnaud, etc... »

Et voilà où voulait en venir le provocateur à l'assassinat des militants qui le génent, des militants sincères qui luttent, au risque de leur vie, contre toutes les autorités, contre toutes les polices : publier dans l'Action Française, en gros caractères et en première page, dans son article de tête l'adresse de Colomer.

Ainsi, les assassins sont renseignés. Avis aux amateurs de fascisme. Le fou ou le fanatique que les papiers quotidiens de Léon Daudet ont convaincu de la nécessité d'abattre le militant anarchiste, peuvent, dès lors, y aller sans risque de se tromper. La main criminelle est tout armée ; elle est dirigée où il le faut, dans la direction voulue par Léon Daudet. Elle n'a plus qu'à tirer. Tous les efforts lui ont été épargnés.

Si demain, André Colomer tombe comme Henri Faure, sous quelques balles anonymes, nous connaîtrons le responsable, l'auteur direct de l'assassinat. Léon Daudet a signé tout ce qui peut advenir dorénavant, « par hasard » à celui dont il s'est complu de tracer par avance toutes les circonstances d'une fin tragique.

Et voilà l'homme qui ose nous poursuivre en justice pour provocation au meurtre !

Tous les hommes de bon sens, tous les êtres de conscience sont juges du procédé.

NOTRE CAMPAGNE ANTIPARLEMENTAIRE

Vite, vite, vite !

Nous prévenons les détenteurs de nos listes de souscription qu'ils ont à nous les retourner au plus tôt, même si elles sont peu remplies, même si elles ne le sont pas du tout.

Nous voudrions n'avoir plus à lancer d'appels de cette sorte et nous aimerions, voir tous les camarades comprendre leur devoir.

Un cri de femme pour Acher

Nous avons reçu de notre collaboratrice Fernande Maury ces généreuses lignes en faveur du « Poète » :

Je suis avec une angoisse, chaque jour plus cruelle, les appels que vous faites en faveur d'Acher. Si je suis restée muette jusqu'aujourd'hui c'est par crainte que ma prose ne fasse tâche auprès de celle des écrivains, des penseurs, des artistes. Je les ai crus capables de protester plus énergiquement que moi. J'ai cru que le martyre du Poète soulèverait d'indignation le cœur de ceux à qui le génie confère un ascendant moral, un rayonnement susceptible de vaincre l'indifférence, et de projeter son éclatante lumière au fond des ténèbres.

Hélas, mes camarades, encore une fois nous sommes déçus. Combien ont daigné entendre vos supplications, combien ont compris vos alarmes ? A quelles terribles complications entraîne donc l'adoration du Dieu Argent.

Puisque vous émettez l'espoir que l'avis des humbles puisse suppléer au silence de ces sourds volontaires, j'apporte ma part de mépris, mais surtout de colère, de révolte contre les tortionnaires, prétendant anéantir la pensée en sacrifiant des hommes.

Ainsi, l'Espagne n'est pas seulement le pays aux sanglantes arènes, où de brillants picadors triomphent au milieu du massacre d'innocentes bêtes, pour la jouissance des pervers, c'est aussi le pays des corridas humaines.

Au nom du droit divin, le royal-torero Alphonse XIII, ignominieusement campé sur le grotesque centaure Primo de Rivera, part en guerre et plante ses banderilles dans la chair de ceux qui commettent le crime infâme d'être insoumis à sa toute-puissante volonté.

Pourant les instruments de torture ou de mort des gouvernants, ici guillotine ou poteau, là garrot, là-bas chaise électrique, sont impuissants à tuer l'Ide.

Le spectre de nos frères assassinés ne doit point semer la terreur parmi nous, et comme hier pour Sacco-Vanzetti, pour Nicotau-Matteu, pour Marty, pour Jeanne Morand, nous devons être prêts à toute action nécessaire pour arracher le courageux Acher au supplice d'abord, à la séquestration ensuite.

Fernande MAURY.

Notre numéro du 1^{er} Mai

Le LIBERTAIRE ne paraîtra pas le 1^{er} Mai. C'est donc son numéro du 30 avril qui sera consacré à la protestation du Travail ; que les camarades s'en souviennent et achètent ce jour-là plusieurs exemplaires de notre journal qu'ils distribueront autour d'eux.

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Trois réponses prises au tas des lettres qui nous parviennent par centaines :

Je réponds aujourd'hui avec plaisir au Concours-Enquête organisé par Le Libertaire.

Véritablement, la tâche est non pas dure mais un peu répugnante. Tout le monde sait que « politique » veut dire amalgame de choses les plus diverses, voire les plus opposées, les plus sales, accomplissement de toutes besognes, plus avilissantes les unes que les autres, dans le but d'arriver coûte que coûte au pouvoir et à l'assiette au beurre. Qu'importe à ces gens-là d'arriver à renier les premières idées généreuses de leur jeunesse, pourvu qu'ils aient ce qu'ils appellent « l'honneur » et surtout l'argent, ce sale et maudit argent que nous espérons bien un jour supprimer.

Ma foi, l'homme le plus méprisable de tous, c'est simple : CLEMENCEAU, le vieux tigre édenté, le renégat de sa jeunesse, le fusilleur d'ouvriers, le Clemenceau de la grande boucherie, celui qui pour l'éradication d'une lalle à son veston osa laisser condamner notre pauvre Cottin !

Si le Libertaire nous avait demandé de désigner l'homme le plus abject, le plus repoussant, j'aurais, sans hésiter non plus, nommé LÉON DAUDET, le grand chef de la Ligue des Assassins de la rue de Rome, celui qui se sert du corps de son pauvre petit Philippe comme d'un tremplin électoral, l'homme qui par ses écrits provocateurs a avant-hier causé l'attentat dont vient d'être victime notre camarade Henri Faure.

Quant au Parti le plus dangereux de tous, c'est à mon avis le PARTI COMMUNISTE, qui sous ses dehors de « Parti des Masses », « Bloc Ouvrier et Paysan », ne cesse de boucher le crâne des travailleurs en leur promettant le « Paradis des Soviets » qui semblable à celui de Russie, ne sera jamais qu'une dictature de plus, avec armée, justice, tribunaux, tout cela peint en rouge c'est vrai, mais pour qui veut en haut sa soif de Liberté, d'Indépendance, pour le paria, le révolté, ce Paradis ne sera jamais qu'un Enfer !

LE BRASSEUR.

Camarades,

Vous voudrez bien me permettre une protestation.

Sur la liste des politiciens, vous avez omis peut-être le plus cynique : un nègre, un agrefin, DIAGNE, du parti de la France généreuse et immortelle.

Il me suffit de rappeler que le député du Sénégal accepta avec reconnaissance le singulier honneur d'envoyer à la mort ses propres frères de race. Il semble que, ne pouvant se blanchir, DIAGNE voulut, tout au moins, se rougir dans un fleuve de sang. Comme il aurait pu s'y noyer, le gouvernement reconnaissant le nomma Haut-Commissaire à la Mort...

C'est vainement que vous rappelez les titres de déchéance de tous les forbans européens. DIAGNE, le noir inconscient ou cynique, a surpassé en abjection tous les politiciens que vous avez nommés.

Poincaré ou Clemenceau ont défendu leur patrie — c'est-à-dire leurs biens et leurs privilèges — mais, qui pourra soutenir sérieusement qu'un noir a une patrie ? La race noire n'a point de patrie : le monde entier est son ennemi et la terre est son enfer. Et cependant, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer, DIAGNE, tel Mangin, semblait dire : « Tuez les tous ! qu'importe, ce sont des nègres ! »

Vous ne vous êtes point intéressé aux députés coloniaux. Considérez-vous que cette ribaudaille est sans danger ? Vous pourriez, au magnésium faire apparaître des figures bien lamentables : BERANGER, frère de lait du noir CANDACE - GALTOT, qui s'est noyé dans un fleuve de rhum, au point d'être immunisé contre les atteintes de la Justice ; LAGOSILLIERE, qui se fit photographe en soldat alors qu'il était dans les Pyrénées, etc.

Cependant, les coloniaux qui sont à Paris rêvent du pays introuvable qui s'appelle la douce France, et où régnaient la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, dont parlaient les politiciens, leurs compatriotes.

Et vers ce but impossible, vers cette lubie, ils marchent sans cesse.

Certains sont comme des juifs errants noirs par le chemin, accablés et maudits par le destin. Et quand même, ils marchent dans le désert blanc, vers la douce France de leurs rêves, l'amère patrie, vers le tombeau...

Pour quelques nègres qui deviennent députés, combien y a-t-il de parias qui ne sont que des nègres ? Pour un commissaire à la mort, combien y a-t-il de cadavres enfouis dans la terre du Droit ?

C'est l'honneur de ma vie de n'avoir pas fait la guerre, mais je me souviens de ceux qui ont été tués. C'est pourquoi je proteste contre l'outrage dont vous avez frappé DIAGNE, le SIKI de la politique.

Larron, Judas ou grand Français, ce ne sont point là des titres à ignorer.

Le valet de la mort réclame sa place près de l'homme de mort. DIAGNE veut qu'on respecte sa position protocolaire près de POINCARE.

A Paris, les coloniaux qui sont électeurs ne voteront point. Moralement abandonnés, trahis, ils ont appris à ne compter que sur eux-mêmes.

Ce fut déjà une trop sinistre plaisanterie que de les avoir conviés à libérer l'Alsace et la Lorraine qui ne se libéraient pas elles-mêmes. La France généreuse confia à DIAGNE le haut-commissariat des troupes noires, au lieu de nommer SARRAUT ou MANGIN à cet emploi d'horreur ! DIAGNE n'était vraiment pas à sa place. Par devoir patriotique, il est prêt à recommencer, mais cette fois espérons qu'il recevra en pleine figure une poignée du vil métal percé.

Benoit ALIE.

En tant qu'anarchiste convaincu, je n'ai pas le droit de juger des personnalités politiques, mais je me réserve le droit de juger la politique et ceux qui ont créé ces politiques !

1^o Pour moi, Anarchiste, la bête la plus immonde qui existe dans notre planète est sans contredit le politicien quel qu'il soit, depuis le royaliste jusqu'aux porteurs de marteaux et de faulx ;

2^o Et comme il n'y a pas d'effet sans cause, je recherche qui a créé ces politiciens, car ils ne se sont pas créés tout seuls, et ne sont pas coupables tout seuls. Les plus méprisables ne sont-ils pas ceux de cette masse volatilisée qui les a élevés au pinacle ?

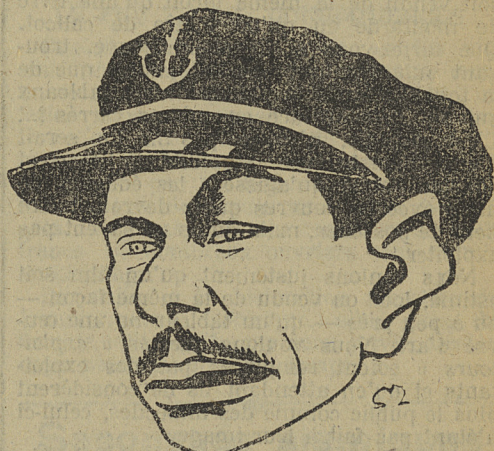
Jean-Marie POINAS,
de Saint-Etienne.

AU MAGNÉSIMUM

ANDRÉ MARTY

Ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse que nous parlons aujourd'hui de cet homme qui fut, un moment, le symbole de l'Amnistie ; en qui, après sa libération, nous avions placé beaucoup de nos espoirs.

Quand il fut libéré, Marty avait fait la promesse solennelle de voter toute son



activité au service des prisonniers ; il avait dit qu'il n'adhérerait à aucun parti politique pour ne pas faire de tort à la grande cause pour laquelle il combattait.

Après quelques articles dans l'Humanité, après deux ou trois meetings dans lesquels il parla, Marty est devenu silencieux. Il ne se réveille que pour annoncer à ceux qui espéraient en lui qu'il était devenu, comme tant d'autres, membre d'un parti politique. Et il se tut encore, jusqu'au jour où nous apprîmes qu'il était candidat tête de liste aux élections législatives en Seine-et-Oise. Le mandat d'abord, les prisonniers ensuite : telle semble être sa nouvelle devise.

Il adhéra à un parti politique, et il fit un tort immense à la cause de l'Amnistie parce que ce parti est justement celui qui divisa le mouvement ouvrier ; parce que ce parti est celui qui est responsable de la tuerie du 11 janvier à la Grange-aux-Belles ; parce que ce parti est celui qui s'opposa aux manifestations dans la rue pour l'Amnistie ; parce que ce parti est la succursale française du gouvernement russe qui traque et emprisonne tous ceux qui veulent manifester leur façon de penser en Russie et qu'il est solidaire de tous les actes d'arbitraire des patrons de Moscou.

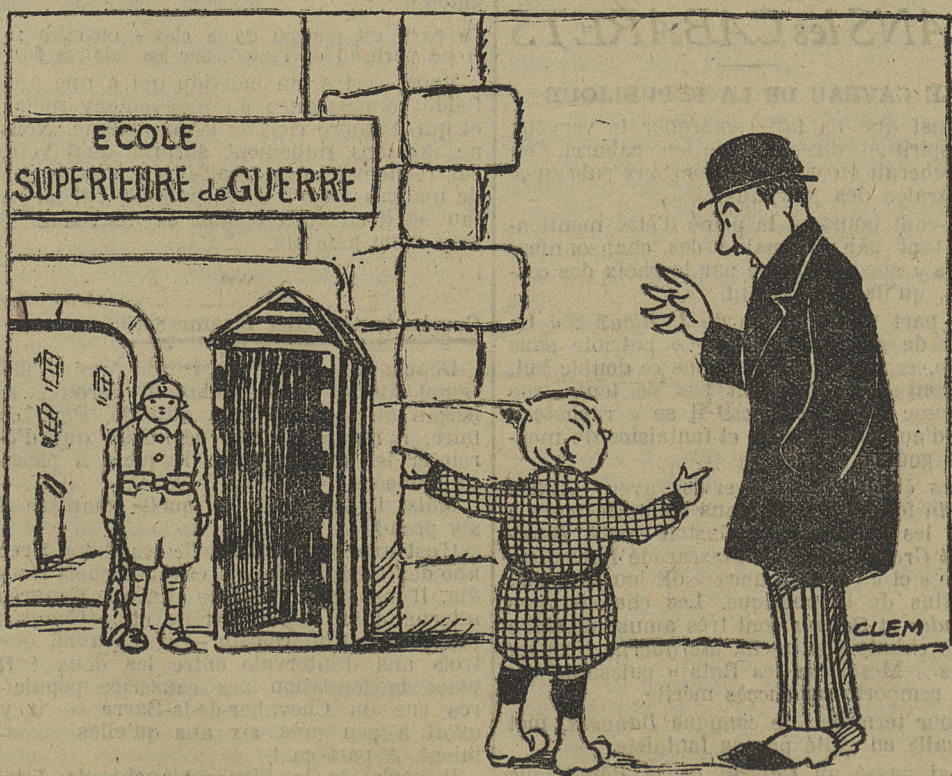
Lorsque Jeanne Morand fut en danger par sa grève de la faim, Marty ne trouva pas un mot pour protester — oubliant que Jeanne Morand avait fait onze jours le même geste en sa faveur.

Marty avait reçu de son parti l'ordre de se faire et de se réserver pour la campagne électorale — et Marty obéit docilement pour avoir la tête de liste dans un département.

Malgré son geste de révolte, il est resté l'officier mécanicien qui obéit aux ordres de ses supérieurs — nous avions tort de le croire devenu homme libre : ce ne fut qu'un homme libéré !

Porté à la popularité par l'agitation que l'on fit autour de son nom — en omettant ceux de ses camarades qui, pourtant, étaient aussi courageux que lui — André Marty s'est laissé griser par cette popularité.

Officier, il n'est pas fait pour rester dans le rang ; il lui faut un commandement :



— Pardon Monsieur, qu'est-ce qu'on y apprend dans cette école ?
— Mon petit, on y apprend le « Crime » !

c'est pourquoi il sauta à pieds joints dans un parti dont il pourra devenir un des chefs — en tout cas un des élus, ce qui revient au même.

Si Marty avait voulu, il eût pu remuer la France entière, grouper autour de lui tous les militants de tous les groupements pour engager la bataille contre ceux qui veulent à tout prix conserver dans les gènes tant de gens qui souffrent et qui meurent.

Il eût pu faire naître un grand souffle d'agitation et de révolte contre la bande d'aigrefins et de tortionnaires qui veulent plonger en prison et les maintenir tous ceux qui tentent de dévoiler leurs agissements scandaleux.

Mais la destinée de Marty n'est pas d'être un de ces hommes qui soulèvent les désheures contre leurs spoliateurs. Il devait finir comme apprenti gouvernant : c'est-à-dire apprenti géolier.

Et malgré toutes ses défaillances, tous ses reniements, il sera élu — de même que Briand sera réélu.

Et lorsqu'il sera ministre, il fera appliquer avec le plus de rigueur les lois scélérates.

C'est triste à dire, mais c'est ainsi. Et ce sera toujours ainsi tant que les hommes ne sauront pas se délivrer des idées et des faux dieux.

Disons, pour tirer la morale de cette histoire, comme disait « l'homme du silence » : Pythagore : « Sois toi-même ton propre Dieu ! »

"Le Libertaire" cinématographique

Mon premier article du « Libertaire cinématographique », au sujet de « Rosita » et de « La Danseuse espagnole », m'a valu de nombreuses lettres de lecteurs m'encourageant à continuer dans cette voie et à mener campagne contre tout ce qui n'est pas essentiellement « cinéma ». J'en suis fort heureux, non pour moi personnellement, mais parce, que cela prouve amplement que, contrairement aux dires de la plupart des exploitants — j'aimerais mieux « exploitateurs » — le public commence à être blasé de toutes les inepties qu'on lui sert inlassablement et de toutes ces grandes choses insignifiantes qu'on lui présente à grand renfort de publicité comme étant les films les plus formidables que l'on puisse réaliser. Il est même effrayant de voir combien, depuis quelque temps, l'écran a produit de gigantesques chefs-d'œuvre — qu'ils disent !... — En effet, les marchands de films et les exploitants, qui ont cela de commun que leur mentalité ne dépasse pas l'entendement des magiciens, considèrent la valeur artistique d'un film uniquement d'après celle des capitaux engagés.

C'est pourquoi nous voyons « Koenigsmark », dont la valeur est plus que médiocre, mais dont le prix a dépassé deux millions, être considéré par ces gens comme un chef-d'œuvre inestimable, tandis que « Cœur fidèle », film remarquable, est laissé pour compte parce qu'il est soi-disant « bon marché », c'est-à-dire parce qu'il n'offre pas au public une exposition de décors luxueux, parce que l'action se passe dans un milieu de « nerfs » et, en somme, parce qu'il n'est pas une simple suite de belles images.

Seulement, c'est un « film ». Seulement, c'est du véritable cinéma. Mais de cela ils se soucient fort peu.

Nous ne voulons nullement prendre parti contre les industriels et les commerçants du cinéma, mais nous voulons lutter contre les moyens qu'ils emploient à l'heure actuelle et nous ne voulons pas qu'un film soit vendu de la même façon qu'un livre de moutarde ou qu'un mètre de calicot. Que diriez-vous si Bernhard jeune, trouvant qu'après tout ce n'est jamais que de la toile, estimait la valeur de ses tableaux suivant leur surface en mètres carrés ? C'est ridicule, n'est-ce pas ?... Ce serait d'une monstrueuse stupidité. Et c'est pourtant ainsi qu'agissent les éditeurs de films avec les œuvres qu'ils devraient être fiers de posséder, mais qu'ils ne savent pas exploiter.

Nous voulons justement qu'un film soit estimé, loué ou vendu de la même façon — ou à peu près — qu'un tableau ou une œuvre d'art. Nous voulons que les « exploitateurs » soient remplacés par des exploitants et qu'en attendant ils ne considèrent plus le public comme des imbéciles, celui-ci n'étant pas fait à leur image.

Nous voulons que les marchands de soupe d'aujourd'hui soient remplacés par des éditeurs compétents et que ceux-ci, rompant définitivement avec la routine, emploient, pour exploiter ou faire exploiter leurs films, des moyens intelligents qui prouveront qu'une œuvre artistique est susceptible de rapporter au moins autant qu'un mélo de M. Decourcelle.

Nous voulons... Mais nous voulons beaucoup de choses...

En attendant, nous nous efforçons ici de faire comprendre la valeur réelle du véritable cinéma en guidant vers lui tous nos lecteurs. Si, parmi eux, certains ont été égarés vers les pseudo-chefs-d'œuvre en question, qu'ils suivent cette rubrique et surtout qu'ils voient les films que nous leur conseillons de voir. Que, devant l'écran, ils présentent ouvertement un esprit simple, neutre et sans aucuns préjugés. Qu'ils regardent attentivement chacune des images du film et surtout que, se laissant imprégner par elles, ils les voient. S'ils sont intelligents — et j'en suis sûr — après avoir vu, ils comprendront. Ils comprendront la valeur non pas de ces images-photographies, mais de ces images-expressions visuelles. La valeur de ce qu'elles expriment, c'est-à-dire la valeur de la psychologie (m'elles analysent ou synthétisent et qui se retranche derrière elles. Et ils comprendront, surtout, la valeur de leur rythme et de leur intensité cinématographique, c'est-à-dire la valeur de leurs rapports entre elles, dans la relation espace-temps.

Si, au contraire, certains affectent partiellement les sucreries raffinées, les chocs fourrés ou toutes autres niaiseries confuses, que l'on peut réunir en un ensemble parfait sous la notion d'une faiblesse ou d'un joli nez boutant, et s'ils aiment malgré tout à se complaire dans la demi-obscurité des « Danseuse espagnole » ou des « Koenigsmark », il est peut-être préférable qu'ils n'aient qu'un rapport lointain avec cette rubrique. Ici, nous sommes pour les eaux-fortes.

Quant à ceux qui trouvent une joie sans borne à la vision indigeste des mélos de bas étage, il vaut mieux ne pas en parler. Mais je veux espérer qu'ils sont en nombre restreint.

Jean MITRY.

TOURNÉE Germaine BERTON - CHAZOFF

A la suite des réponses que nous avons reçues des camarades de province, voici définitivement fixé l'itinéraire de la tournée : MARSEILLE : 4 Mai.

TOULON : 6 Mai.

NIMES : 9 Mai.

AYMARGUES : 10 Mai.

MONTPELLIER : 11 Mai.

CETTE : 13 Mai.

BEZIERS : 14 Mai.

PERPIGNAN, COURSAN, NARBONNE : les 15, 16, 17, 18, 19 Mai.

Les camarades de ces trois villes voudront bien s'entendre entre eux pour fixer leurs meetings respectifs.

TOULOUSE : 20 Mai.

BORDEAUX : 21 Mai.

BAYONNE, BIARRITZ, TARBES : 22, 23, 24, 25 Mai.

Les camarades de ces trois villes s'entendront entre eux pour la date.

LIMOGES : 27 MAI.

Sujet traité : Le Fascisme et l'Amnistie.

Les camarades éviteront de prendre les bourses du travail pour le meeting, afin que la salle ne se trouve pas frappée d'interdit par les municipalités.

Les Groupes se chargeront de la publicité, et un droit d'entrée de un franc sera perçu pour couvrir les frais.

Faire connaître immédiatement par télégramme si cet itinéraire est bien compris par les villes intéressées.

En g'nant de-ci de-là...

La Révolution Française. — Annonçons que la Maison des Jeunes (1, rue Désirée, Paris, 20^e) vient d'éditer diverses conférences sous forme de brochures ayant trait aux diverses époques de la grande Révolution de 1789-93 ; les dernières parues (1) sont Les Clubs de Jacobins en province par Maurice Dommanget, lequel nous explique les origines, l'existence, le fonctionnement administratif, le rôle moral et politique de ces fameuses sociétés imprégnées d'idéalisme et de réalisme républicain qui se dénomment Clubs des Jacobins ; puis La Guerre et la Chute de la Royauté par G. Michon ; en ce récit on voit clairement le jeu de traîtrise (en pouvait-il être autrement étant donné l'atmosphère empoisonnée qu'ils respiraient ?) de Marie-Antoinette et de son digne époux Louis XVI à l'égard de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse qu'ils invitaient, par des provocations stupides, à envahir le sol français, afin d'avoir des arguments solides en faveur d'une déclaration de guerre ; mais on sait qu'ils couraient à leur perte, grâce surtout à l'influence de Robespierre, implacablement fidèle à ses idées démocratiques, à son courage encore, tenant toujours tête à la multitude des réactionnaires girondins de chaîne contre lui ; enfin Robespierre par Albert Mathiez ; c'est la réhabilitation de Robespierre dit L'INCORRUPTIBLE, tant méprisé, presque inconnu, « le profond politique dont la clairvoyance égale le courage et le désintéressement » ; (page 21) il était nécessaire de faire ressortir cette grande figure devant l'Histoire et devant l'Humanité.

Les Primaires sont la revue des éducateurs, éditée par cette même Maison des Jeunes (2 francs le numéro). Le fascicule de Février publie, outre la belle étude de Roger Bœufgras sur les Poètes du peuple contre la guerre, (dont le Libertaire du 28 mars a donné un extrait) une bibliographie pratique de la poésie française par A.-M. Gossez, ainsi que Lettres et Métiers — du même — enregistrant la parution de revues littéraires par corporations, fait nouveau dans le mouvement social ; Livres paroles ou d'excellents conseils sont donnés à un tout jeune instituteur afin de mener une belle existence physique, morale et intellectuelle, par Jean Baucumont ; des critiques littéraires de Camille Béliard ; des contes, poèmes, lectures, etc... Diverses illustrations.

Ajoutons que chacune des conférences brochures, dont j'ai parlé plus haut, est ornée de bois gravés par Henri Boulage. Ces écrits, comme on le voit, sont d'un grand intérêt historique, éducatif et littéraire.

Occultisme et Communisme. — La Rose et le Croix, revue synthétique des sciences d'Hermès (19, rue Saint-Jean, à Douai-Nord) dans son triple numéro de janvier-mars publie, sous la signature de son directeur, communiste spiritueliste éclairé, disciple de Fourier, écrivain de talent et directeur de la Société Alchimique de France, F. Jolivet-Castellot, un savant Précis d'Occultisme ; du même, une étude sur le Communisme Spiritueliste ; la Révolution chimique, une critique de Georges Meunier, sur les livres et revues, etc... On peut se procurer cette curieuse publication librairie Chacornaz, quai Saint-Michel, 11, à Paris.

Le Club des Pionniers mérite d'être connu car il publie chaque mois sa revue indépendante Le Pionnier dirigée impartialement par Robert Peyronnet (47, rue Joffroy, Paris 17^e). Son numéro d'avril contient une étude sur l'Individualisme de F. Monier, en laquelle l'auteur a voulu montrer ce qu'est l'individualisme bourgeois ou autoritaire, qu'il ne faut nullement confondre avec l'individualisme libéral qui est l'une des tendances de l'Anarchisme ; En Passant : de savoureuses réflexions de R. Peyronnet sur certaines personnalités et œuvres ; La Maison Solidaire par la Doctoresse Pelletier ; de judicieuses réflexions sur les finances par André Mas ; un fragment de l'humoristique roman « La Négrasse dans la Piscine », chronique théâtrale, livres et revues, etc.

Chez les extrémistes alimentaires. — «... Aussi le nombre des Végétaliens augmente régulièrement... » affirme une bro-

chure éditée par le Foyer végétalien intitulée « Le Retour au Bon Sens » en faveur de la vulgarisation végétalienne ; une autre brochure, toute récente, dont les textes sont dus aux plumes de Georges Butaud et Sofia Zalkowska porte ce titre absolument affirmatif : « Tu seras végétalien ! » En épigraphe, cette formule : « Pour conquérir la santé, l'affranchissement individuel et social remplace l'habitude par l'application des lois physiologiques ». D'autres brochures écrites dans le même sens suggèrent bien des réflexions : Le Lait et les Œufs par Sofia Z. ; Essai d'Étude sur le Besoin et Les Lois naturelles, base de doctrine universelle, de G. Bulaud.

Il y a lieu de méditer et... d'expérimenter toutes ces conceptions autant sociales que strictement alimentaires ; c'est une étude à suivre et à continuer s'il y a lieu, particulièrement pour nos camarades aux caractères et tempéraments possédant des tendances vers la vie simple.

La revue Le Néo-Naturien que dirige si courageusement et si intellectuellement notre camarade Henry Le Fèvre se charge de cette grande œuvre de régénération sociale autant qu'individuelle. De même Le Foyer Végétalien qui donne assez souvent des causeries, cours et conférences. A tous de les aider le mieux possible.

Henri ZISLY.

(1) En dépôt à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e) : 1 fr. 25.

La C. G. T. U. et les assassinats de Solovetzki

La C. E. de la C. G. T. U. vient de décider que sa délégation au troisième Congrès de la C. G. T. U. devra faire une enquête sur la tragédie des Solovetzki.

L'agitation du Groupement de Défense a donc porté ses fruits, et la C. G. T. U., désavouant l'attitude prise par Monmousseau au C. N., est forcée de relever le défi qui lui a été lancé à plusieurs reprises.

N'oublions pas, cependant, que la C. G. T. U., aujourd'hui, comme hier, est un organisme entièrement subordonné aux dirigeants moscovites et que la délégation en question ne comprendra que des partisans avoués du gouvernement russe. Dans ces conditions, une enquête menée par une telle délégation, d'ores et déjà acquise aux conclusions du gouvernement russe, qui est directement mis en cause, présente de piètres garanties d'esprit et de jugement. Sans même vouloir rechercher les mobiles de la décision de la C. E., le Groupement de Défense est donc obligé de formuler, dès à présent, les plus expresses réserves quant aux résultats de l'enquête annoncée.

Si la C. G. T. U. avait réellement la cause de la vérité et de la justice à cœur, elle insisterait pour qu'une commission indépendante de la délégation au Congrès de la C. G. T. U., composée de façon à inspirer confiance au prolétariat français, puisse se rendre sur les lieux pour se livrer, en pleine liberté, dans les limites de sa tâche, à une enquête approfondie sur les atrocités auxquelles la Tcheka s'est livrée sur la personne de nos camarades révolutionnaires. Alors seulement, on pourrait espérer que les conclusions de l'enquête donneraient un résultat tangible.

La C. G. T. U. aura-t-elle le courage de faire cette proposition au gouvernement russe ?

Le groupement de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie.

Amnistie! Amnistie!

Oui, ces mots, on ne les répétera jamais assez. Et il est inadmissible que sous une république, il y ait dans les bagues des camarades qui souffrent pour le seul crime d'avoir suivi leur conscience.

Nous devons plus que jamais, nous autres, la réclamer cette amnistie, et comme notre Germaine le disait l'autre soir aux travailleurs de Romans, nous devons nous donner de toute notre âme à cette cause, et nous devons employer tous les moyens possibles pour sortir des prisons les malheureux qui souffrent et qui meurent lentement par les brimades des gendarmes. Ce qui à une conscience et un peu de cœur, doit penser à tous ces persécutés qui ne demandent qu'à être rendus à la vie. Mais pour cela il ne faut pas, camarades, rester dans sa tour d'ivoire. Nous devons faire de l'action pour les délivrer, ces martyrs, et nous devons faire la propagande dans le maximum de nos moyens pour pouvoir éclairer les esprits.

Alors ! un bon mouvement, et tous à l'œuvre pour l'amnistie !

TEVENAT,

du Groupe de Romans.

DANS les CABARETS

LE CAVEAU DE LA REPUBLIQUE

Ainsi que l'a fait remarquer le verveux et spirituel directeur de ce cabaret, on chercherait vain son nom aux rubriques théâtrales des journaux.

Il vaut pourtant la peine d'être mentionné, tant par la qualité des chansonniers qui s'y succèdent que par le choix des œuvres, qu'ils interprètent.

A part une chanson de J. Rieux : « La Nuit de garde à la Ruhr » patriotique sans frotter, écrite sans doute dans ce double but, et dont il ne convient pas de tenir trop rancune à l'auteur, car il se « rachète » par d'autres chansons et fantaisies du meilleur goût.

Les électeurs sont servis avec Aimée Marin fort applaudie dans les « Electeurs » et « Les Bornes » de Gaston Couté. René Paul Groffe avec la « Mascaraire Parlementaire » et « l'illusionneux » dit leur fait aux pantins de la politique. Les chansonniers Maader et Darnys sont très amusants. Gaby Roze chante gentiment. Marguerite Greyval dans « Messieurs les Rats » puissante satire remporte un succès mérité.

Pour terminer, le comique Danvers, met la salle en gaité par sa fantaisie.

J'ai passé au Caveau de la République une soirée bien agréable.

P. M.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

La maison anarchiste, telle qu'elle existe actuellement, est une sorte d'hôtellerie du bon accueil. Ses portes sont ouvertes à tout venant, ses fenêtres aussi. Et c'est la raison pour laquelle les courants d'air y sont fréquents.

L'inconnu qui se présente n'a pas besoin d'employer de cabalistiques formules, d'exhiber un bout de carton quelconque, il entre tout simplement. Il s'assoit. Et puis il écoute. Il n'a pas à se gêner. D'ailleurs on ne se gêne pas avec lui. Du moment qu'il est venu là, c'est que c'est un copain. La grâce anarchiste l'a touché à l'instant même où il franchissait le seuil de la maison.

Lui demande-t-on quelque chose ? Il raconte une vague histoire dans laquelle il est question de fuite, de prison, de police. Il est traqué, il faut qu'il se cache !... Il se cache ainsi durant huit jours, pendant lesquels il parcourt quelques journaux, au besoin il s'efforce de rendre quelques petits services — immense sacrifice ! — et, si peu qu'il s'incruste une semaine de plus, il devient le vieux camarade, qui sur toutes choses et sur tous donne sa façon de voir, tranche, prononce des jugements définitifs. Je ne voudrais pas que l'on puisse me reprocher de jeter le doute sur Pierre et sur Paul. Il y a des compagnons qui de Rome, qui d'Espagne, de Russie, de tous les pays enfin, puisque partout sévit la répression, sont forcés de traîner leurs pas sur les grandes routes de l'exil. On ne fera jamais assez pour ceux-là, on ne fait pas assez. Mais en général, le camarade, le vrai, est plus discret, on le connaît plus ou moins, et s'il a besoin de se mettre à l'abri de la police, il s'y met. Où il passe, il cherche les moyens de vivre autrement que de la solidarité.

Le mauvais voyageur, lui, n'a pas fait un si long voyage. Il arrive, — il arrive comme le disent si bien les marchands de poissons — directement, non de Rome, mais de la rue du même nom ; ou bien il vient des bords de la Seine, ou de la rue des Saussaies. Parfois même de ces trois endroits à la fois !... Lui aussi c'est un révé. Mais ce qu'il a vu dans ses rêves, c'est « l'héroïque » Chassinéux, les poches gonflées des billets de mille. Et il s'est dit : « Pourquoi ne serais-je pas un sous-Chassinéux, même un sur-Chassinéux ? » Et il va prendre sa place au poste d'écoute. S'il n'entend rien, ou si ce qu'il entend ne lui semble pas intéressant, il arrange un mieux. Et il précise : « A telle heure, au moment où il se passait telle chose, un tel a dit ceci et cela. »

Ce n'est pas plus difficile que cela, et le journal — la finette-veur-je dire, qui ramasse tous ses excréments — les sert tout chauds à ses lecteurs dont les narines frémissent délicieusement à leur odeur délectable. « Nous sommes bien renseignés » a pu écrire le mouchard en chef de « l'Action Française ».

Certes, le fait qui motivait cette phrase, n'est pas d'une importance très grande. Si le nommé Pujol ne prenait ses lecteurs pour des gourdes, il n'aurait pas accepté de publier les propos prêtés à notre camarade Férandel.

Voyez-vous que nous disions ici que Pujol a déclaré tel jour, à telle heure, que les rédacteurs et lecteurs de l'A. F. sont une bande de... ce que vous voudrez ? Vous ne riez pas nez ? La comparaison ne vaut même pas en la circonstance, Férandel n'avait même pas besoin de démentir. Il n'y avait qu'à hausser les épaules.

Mais d'autres choses plus graves, concernant l'organisation de la propagande, le lancement d'un tract un peu osé par exemple, sont souvent discutées avec une telle absence de méfiance, que cela frise parfois la stupidité.

Je ne demande pas que l'on ferme les portes de la maison anarchiste, mais que l'on s'arrange pour qu'il n'y ait d'autres courants d'air que ceux que nous voulons bien laisser passer. Fermons nos gueules !

Pierre MUADES.

Tenez-vous les côtes ! !

M. Tardieu dans l'Echo National d'avant-hier, prétendait que les Anarchistes présenteraient des candidats aux élections législatives de 1930. Mais voici qui est plus fort.

Le Parti communiste ou socialiste a fait tirer des papillons qu'il fait coller sur les affiches des adversaires. Or les Anarchistes qui, eux aussi, prennent part à la lutte électorale ont leurs panneaux dans les rues de la capitale ; et sur une de leurs affiches, où ils demandent au bon peuple de ne pas voter, un homme intelligent, sans nul doute, a posé le petit placard suivant :

Ce parti est ennemi de la classe ouvrière : il est partisan de l'impôt sur les salaires !

Voilà, certes, un individu qui a une profonde connaissance du mouvement social, et qui n'ignore rien de l'Anarchisme. Nous ne sommes nullement surpris qu'il vote, car réellement ce serait-il s'il n'avait pas de maîtres ? Qu'il soit tranquille : il en faut et il en aura bientôt de nouveaux. Il sera donc heureux.

Courbe la tête, fier Sicambre !

Depuis que, pour la 4^e fois, notre national Méric est candidat, il éprouve le besoin de légitimer son attitude. Pour ce faire, il ne trouve rien de mieux que d'éreinter les milieux dans lesquels il passa sa jeunesse.

Mais, il faut voir de quelle manière il s'y prend.

C'est ainsi qu'il manipule les dates avec une dextérité que lui eût enviée Robert Houdin. Il met dans la même année le Congrès international antimilitariste et le Congrès international anarchiste — il n'y avait que trois ans d'intervalle entre les deux ! Il place la fondation des causeries populaires rue du Chevalier-de-la-Barre — il y avait à peu près six ans qu'elles existaient. A part ça !

Il parle de la blouse blanche de Jean Gravy qui, de sa vie, ne porta pas autre chose qu'une blouse noire. Et des tas

d'inexactitudes semblables se retrouvent dans son « papier ».

Il ridiculise méchamment les morts, tel Libertad qui, quelle que soit la divergence de conception entre sa méthode et la nôtre, était un homme autrement que Monsieur Victor.

Continue, Méric, tu finiras par avoir un mandat en récompense !

La Vie des Lettres

Parlons un peu des Arts décoratifs

Dans Paris-Journal, M. Waldemar George écrit : « Les sorts en sont jetés ! L'Allemagne et la Russie ne seront pas représentées à l'exposition, dite internationale, de 1925. »

Il n'y a pas là matière à étonnement. Depuis longtemps les « patriotes » des Arts décoratifs nous laissent prévoir semblable décision.

Mais si l'on ne peut décemment s'étonner, on peut — on doit même — s'indigner contre de pareilles mesures qui ne sont propres qu'à attiser les haines de nation à nation, alors que c'est dans le domaine de l'art, au contraire, que devrait triompher l'internationalisme le plus large.

Une fois de plus, les « officiels » font aride besogne et, sous prétexte de « rapports diplomatiques », desservent à la fois l'Art et l'humanité.

PETITES NOUVELLES :

M. Louis Cheronet, dans le « Petit Journal » (23-24), étudie avec une sympathie clairvoyante l'art de Pierre Hamp. Parlant de l'œuvre du romancier, il écrit : « Il se dégage de ce cycle une émotion moderne, un art tout nouveau, la vision neuve tant attendue de notre vie tourmentée, une philosophie singulièrement appropriée à l'actualité et enfin toute la poésie de notre époque de chiffres et de machine, toutes choses qu'on n'avait jamais encore trouvées réunies ainsi nulle part ailleurs. »

On annonce un nouveau livre de Han Ryner : « Parlons littérature » (Figuère, éd.). Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'un madaïsante pour l'individu, nous ne signalerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Faust.

OPERA-COMIQUE. — 20 h. 15 : Les Contes d'Hoffmann.

GAITE-LYRIQUE. — 20 heures : Les Mousquetaires au couvent.

TRIAXION-LYRIQUE. — 14 h. 30 : La Fille de Mme Angot ; 20 h. 30 : Réve de valse.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — 14 heures : Britannicus, Le Malade imaginaire ; 20 h. 30 : Paraitre.

ODEON. — 14 heures : La Vie publique ; 20 h. 30 : La Mégère apprivoisée.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — Matinée et soirée : Un Coup de téléphone.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : Un Coup de téléphone (première reprise).

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Amédée, Knock.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : L'Echance.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : Il faut que chacun soit à sa place.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Le Veau gras.

ALBERT-1^{er}. — 20 h. 45 : Mouche, La Princesse de Clèves.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : La Femme et le Pantin.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferry, Jack Cazal, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Baril, Eugène Ros, Augustin Martin.

« En chasse », revue. — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Evrard, Brubach, Géo Robert, Loral, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-juli, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : Les chansonniers Jean Rieux, de Soulier, Rémagnin, Surgenot, Alex. II, Dumont, G. Dauzais, Flouffou et la divette Kady Teissier. « Dis qu'il t'as tort !... », revue.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Vallée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE CARILLON. — A 21 heures : Jeux où l'on tique !... revue.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — 20 h. 30 : Dranoff et les chansonniers.

OCCASION

DUBOIS-DESAULLE

La faim et l'amour

PRETRES ET MOINES non-conformistes en amour

Prix 3 fr. — Franco 3 fr. 75

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Soubervielle 598-55

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

L'Angleterre, la Belgique, l'Italie ont répondu favorablement aux rapports du comité des experts. Seule la France, naturellement, se fait tirer l'oreille, car il n'est nullement dans son intention d'évacuer la Ruhr, et Poincaré espère continuer longtemps encore sa politique militariste et réactionnaire.

Mais la position prise par le président du conseil français n'est pas sans danger et la France se trouvant isolée, abandonnée même par « la fidèle Belgique », Poincaré sera bien obligé, un peu plus tôt ou un peu plus tard de revenir sur ses prétentions, à moins qu'il ne veuille essayer une nouvelle petite aventure un peu plus profonde en Allemagne. Le peuple peut-être ne le suivrait pas et, ma foi, ce serait le péché.

Pour le moment l'on discute. Les ministres belges seront à Paris lundi prochain et tenteront de faire entendre raison à l'homme de la Ruhr. Y réussissent-ils ? Espérons-le. Si la Ruhr est évacuée, ce sera déjà un résultat.

Cependant l'évacuation de la Ruhr n'équilibrera pas la situation, et pendant longtemps encore l'Europe sera secouée par les financiers et les industriels qui cherchent des débouchés et par les capitalistes et les mercantiles de tous poils qui prétendent exploiter la « victoire » sur le dos du prolétariat allemand.

Les comités d'experts qui ont proposé un emprunt allemand de 800 millions de marks-or, afin que le Reich puisse s'acquitter de ses dettes envers la France, n'ignorent pas que c'est le peuple allemand qui sera obligé de souffrir et de payer pour payer les intérêts de cette somme fantastique.

Les banquiers américains sont tout prêts à avancer cet argent, mais il est inutile d'ajouter que la finance trouve son bénéfice dans toutes ces transactions et que c'est toujours la classe ouvrière qui sera raillée une fois de plus dans cette affaire.

Le prolétariat français ne bénéficiera pas des paiements éventuels de l'Allemagne, et du reste la France a plus de dettes que d'argent à recevoir et il est plus que probable, même si pour satisfaire son capitalisme qui est lui-même intéressé à la transaction, l'Allemagne payait, qu'immédiatement les créanciers de la France se présenteraient et réclameraient leur dû.

Malheureusement, la classe ouvrière, qui n'a même pas conscience de sa force et ne sait pas s'organiser nationalement, est incapable internationalement d'enrayer l'action néfaste de tous les agresseurs au pouvoir. Toutes les organisations ouvrières, pourries par la politique, ne peuvent prendre aucune attitude sérieuse et n'ont pas assez de puissance pour s'opposer à l'écrasement de la classe ouvrière qui se manifeste dans l'Europe entière.

La conférence anglo-russe qui se tient à Londres ne semble pas aller comme sur des roulettes. Il paraît que les banquiers, qui sont prêts à avancer de l'argent à l'Allemagne, ne sont pas disposés du tout à faire ce même geste pour la Russie.

Le Conseil central des Syndicats russes a, devant la prétention de la finance anglaise, adressé une lettre dont nous donnons ci-dessous quelques extraits au Comité Exécutif des commissaires du peuple : « Le Conseil central des Syndicats ouvriers repousse énergiquement la reconnaissance des dettes et est profondément indigné que les banquiers aient oublié les dommages infligés à l'Union des Républiques russes du fait de l'intervention, dommages dont aux travailleurs russes toutes les raisons de demander au gouvernement des Soviets de présenter des contre-propositions aux banquiers anglais et français. Les travailleurs de l'Union ne peuvent point endosser des engagements incompatibles avec le développement du pays et avec sa restauration économique. »

« Le Conseil central des Syndicats ouvriers s'élève énergiquement contre toute conversation au sujet de la restitution de la propriété privée des ressortissants étrangers. Cette exigence de la renonciation de l'Union à une des conquêtes révolutionnaires, à savoir la suppression de la propriété privée, touchant les moyens de production, est un coup porté non seulement contre les travailleurs russes, mais contre tous les ouvriers syndiqués du monde. »

« Allons ! voilà qui est bien, dit-elle en reprenant plus haut la conversation, ma conscience est maintenant en repos et je puis satisfaire ma curiosité. »

— Votre curiosité ? répéta Litvinof, qui ne comprenait pas.

— Oui. Je tiens à savoir ce que vous avez fait, quels sont vos plans ; je veux tout savoir, comment, quand, tout. Et vous devez me dire la vérité, car je vous préviens que je ne vous ai pas perdu de vue... autant que possible.

— Vous ne m'avez pas perdu de vue, vous... ? là... à Pétersbourg ?

— Au milieu de l'éclat qui m'entourait, comme vous venez de vous exprimer. Précisément. Nous reviendrons sur cet éclat ; maintenant, racontez-moi beaucoup de choses et pendant longtemps ; personne ne nous dérangera. Ce sera ravissant, ajouta-t-elle, en s'installant gaiement dans un fauteuil. Eh bien, commencez.

— Avant de raconter, je dois vous remercier, dit Litvinof.

— Pourquoi ?

— Pour le bouquet qui s'est trouvé dans ma chambre.

— Quel bouquet ? Je ne sais rien.

— Comment ?

— Je vous le répète, je ne sais rien, mais

« Si les capitalistes anglais veulent compenser leurs pertes, qu'ils travaillent sur la base des concessions dans les cadres de la législation soviétique. Toutes autres conditions restant les mêmes, un droit de préférence pourrait être accordé aux anciens propriétaires. Les intérêts mêmes de l'Union constituent une garantie suffisante pour les milieux raisonnables du capitalisme international. »

Il est clair que cette lettre est inspirée par le gouvernement des Soviets. Les chefs du mouvement ouvrier russe faisant partie du gouvernement. Il n'en est pas moins vrai que le capital n'abandonnera jamais ses droits et que si l'Angleterre accepte de traiter avec les Soviets ce ne sera qu'à la condition que les intérêts capitalistes de la Grande-Bretagne soient respectés, et ils ne peuvent l'être qu'au détriment de la classe ouvrière russe. C'est ce que nous avons toujours dit.

J. C.

ANGLETERRE

LA GREVE DES PILOTES ANGLAIS

Constitution d'une Cour d'enquête

Londres, 25 avril. — Les pilotes et mécaniciens de l'aérodrome de Croydon n'ayant pu se mettre d'accord avec les directeurs de la nouvelle et unique compagnie aérienne anglaise, la Fédération des pilotes civils a demandé au ministre de l'Air, qui a accepté, de convoquer une cour d'enquête.

Depuis quatre semaines, aucun avion britannique n'a pu quitter Croydon.

Aujourd'hui même, la compagnie d'aviation a adressé une sorte d'ultimatum aux grévistes. — (Radio.)

VERS LA MER ROUGE

Londres, 25 avril. — Une importante voie ferrée vient d'être inaugurée entre Hayia, sur la ligne de Khartoum à Port-Soudan, et Kassala, aux confins de l'Érythrée italienne. Cette ligne, qui a 345 kilomètres de long, est destinée à ouvrir vers la mer Rouge une région qui promet beaucoup pour la culture cotonnière quand l'irrigation y aura été développée. La voie de Kassala va être prolongée sur Gedaref, près de l'Abyssinie, et elle rejoindra Makwar, sur le Nil bleu.

Londres, 25 avril. — Les services aéronautiques sont inquiets sur le sort d'un avion Fokker faisant le service entre Londres et Rotterdam. Cet appareil, emmenant deux passagers et des marchandises, avait quitté hier l'aérodrome de Croydon pour Rotterdam. Il fut signalé en dernière heure à Lympe à 13 h. 30, et depuis on est sans nouvelles.

Les services côtiers et de nombreux hydravions alertés font des recherches dans la Manche. On craint que cet appareil ne se soit perdu en mer, au large d'Ostende.

HONGRIE

DEFENSE DE MANIFESTER LE 1er MAI

Étant donné que les deux partis extrêmes, le parti Racisto de l'extrême-droite et le parti socialiste, voulaient organiser des manifestations le 1er Mai, le Gouvernement hongrois a décidé d'interdire toutes manifestations et réunions entre le 27 avril et le 5 mai afin de maintenir l'ordre absolu. — (Radio.)

Mais les syndicalistes hongrois — s'il y en a — ne feront-ils pas grève quand même ce jour-là malgré l'ukase de leur gouvernement ?

RUSSIE

UNE BONNE BLAGUE !

Moscou, 25 avril. — Les Izvestia annoncent qu'à l'avenir les citoyens bourgeois sans franchise politique ne seront plus admis dans l'armée rouge, qui doit être protégée contre toute propagande anticomuniste.

Fichtre c'est là sans nul doute, une bien douce punition pour les bourgeois et nous voudrions bien la pareille si les collègues de ces bourgeois, dans les pays où ils détiennent le pouvoir, dispensaient les anarchistes du service militaire !...

En lisant les autres...

Albert Londres à Biribi

Il faudrait pouvoir reproduire d'un bout à l'autre les reportages que publie le *Petit Parisien*. Ce sont vérités sur vérités — vérités trop atténuées sans doute, mais qui suffiront, pensons-nous à troubler les plus indifférents.

L'œuvre des condamnés militaires, écrit M. Londres, n'est pas un mythe, elle est écrite sur la terre dure. L'une des bases de l'instillation est le relèvement par le travail. Le travail est un fait ; quel qu'il soit, il se pratique, de préférence, à coups de botte.

Lorsqu'il n'y a pas de « fourbi », la ration pour ces hommes jeunes est suffisante ; les faméliques peuvent même trouver leur compte parmi les restes. On désigne par fourbi, le bon accord entre acheteurs et vendeurs de denrées. Le fourbi a pour but d'engraisser le préposé et pour résultat de dégraisser la gamelle.

Et passant aux « punis » du bagne, il décrit et fait parler un des détenus. Écoutez les malheureux :

— Mon capitaine, dit Véron, moi j'ai à me plaindre.

— Alliez.

— On m'a mis aux fers pendant deux heures.

— Pendant deux heures ? fait le capitaine à l'adjudant.

— Mais non !

Les fers se composent de deux morceaux : l'un pour les mains, l'autre pour les pieds. Les mains sont placées dos à dos et immobilisées dans l'appareil par un système à vis. Pour les pieds, deux manilles fixées à une barre, le poids fait le reste. Les fers ne doivent être appliqués qu'à l'homme furieux et maintenu un quart d'heure au plus. Il est aussi une corde qui relie parfois les deux morceaux et donne à l'homme l'apparence du crapaud. Nous n'avons pas trouvé cette corde dans le livre 57, mais au cours de ce voyage, sur la route.

Procédons par ordre, dit le capitaine. Pourquoi cet homme est-il puni ?

— Il a été surpris sortant d'un marabout qui n'était pas le sien et tenant à la main un objet de literie non lui appartenant pas. De plus, il y eut outrage envers le sergent. Il a dit au sergent : « C'est toi qui es un voleur ! » il y a longtemps que tu as mérité cinq ans !

— C'est exact ?

— Parfaitement ! je l'ai dit, répond solennement Véron.

— Pourquoi les fers ?

— L'homme était furieux.

— J'étais furieux, c'est vrai, répond Véron.

— L'avez-vous laissé deux heures aux fers ?

— Au bout d'un quart d'heure, j'ai dit au sergent D... : « Allez lui enlever les fers ! »

— Oui, le sergent est venu dans le marabout, mais au lieu de me les enlever, il m'a « resserré ».

— Faites appeler le sergent D....

Le sergent D... est un homme connu. Je l'ai souvent entendu prononcer par les hommes de la route. Ce sergent était le héros d'une de ces histoires de cauchemar, que, même si l'on faisait appel aux plus profondes sources de l'euphémisme, on ne saurait écrire nulle part.

Boutonnant sa veste, il apparut court et peureux. J'imaginai les dormeurs plus fiers.

Racontez exactement ce qui s'est passé lorsque l'adjudant vous a dit de retirer les fers à cet homme.

Le gradé se sentit pris à la gorge et bafoilla.

— Eh bien ! racontez.

— J'ai fait ce que l'adjudant m'avait dit de faire.

— Alors, vous lui avez retiré les fers ?

— Pro... probablement.

— Avez-vous un témoin ? demanda le capitaine à Véron.

— Il y a Goy, le cuisinier.

Goy est un vieux cheval ; il débute aux bataillons d'Afrique. Après trois ans de « bons et loyaux services », il « esquinte » un adjudant : dix ans de travaux publics. Il fait tous les pénitenciers : Tebourouk, en Tunisie ; Douéra et Bossuet, en Algérie. Il rentre en France. C'est la guerre : il s'engage à la légion.

Y a-t-il un homme ? cinq ans de déshonneur. Il attend impatiemment sa libération pour rengager. Il espère passer sergent, pour la pension !

— Dites ce que vous avez vu, Goy, au sujet de Véron.

Goy est embarrassé. A la fin, il dit : « Je parlai, mon capitaine, parce que vous étiez un brave homme. » Mais, au lieu de parler, il se tait.

— Qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu quand l'adjudant rentrait Véron à grands coups de pompes (de pieds) dans le marabout...

— Vous aussi ?... fait le capitaine à l'adjudant.

— Adjudant sourit et leva la main.

— Mais Véron s'impatiente : « Dis ce que tu as vu après... »

— Toi ! dit Goy, tu n'as pas raison. Tu as fait un outrage : si l'adjudant t'avait mis le motif, c'était le conseil et cinq ans. Tu t'en tiras avec un sixième, tu devrais être content.

— Tu n'as rien dit, Véron, maintenant à tes collègues les meurtrissures des fers.

— Peuh ! fait Goy, qui en a vu d'autres.

Le capitaine ramène à la question.

— Ils habitent, comme auparavant, Moscou ?

— Comme auparavant.

— Et vos frères ? vos sœurs ?

— Ils vont bien ; je les ai tous placés.

— Ah ! — Litvinof regarda Irène obliquement. — En réalité, Irène Pavlovna, ce n'est pas moi, c'est vous qui auriez beaucoup à m'apprendre, si seulement...

— Oui, dis ce que tu as vu, enfin, fait Véron. Tu sais bien : j'ai vu, quand le sergent est venu pour le resserrer...

— Bien ! fait le capitaine, allez-vous-en. Je suis las.

Ces lignes donnent une idée du supplice que doivent subir les infortunés condamnés militaires. Ceux qui voudraient même alléger les souffrances des malheureux ne le peuvent pas. Ils sont impuissants. Leurs subordonnés, féroces gardes-chiourme, tourment sans pitié et les détenus, de peur de féroces représailles, n'osent pas se plaindre.

Le commerce et la « Justice »

Dans le *Peuple*, M. Eugène Morel écrit des choses fort censées :

L'affaire de la rue des Bernardins continue. Malgré ce que disent les personnes soucieuses de limiter le scandale, les locataires du docteur F... devront céder la place, un jour ou l'autre, à la dame B... marchande de sommeil.

Les pauvres logements ouvriers seront transformés en appartements meublés, dotés du « confort moderne ». Ils rapporteront alors de jolies rentes à la « principale locataire » du disciple d'Esculape.

La loi du 31 mars 1922, qui interdit (article 17) la transformation en locaux industriels ou commerciaux des locaux d'habitation, ne peut, en effet, être appliquée en la circonstance.

La Cour de cassation a rendu un arrêt déclarant qu'un meublé n'est pas un local commercial...

Un appartement loué en meublé n'est pas un local commercial !

Seulable affirmation mûduse tous ceux — ou riers, employés, rentiers — laissant le plus clair de leur avoir aux mains des tenanciers de garnis.

Dans l'état actuel des choses, un propriétaire peut passer un marché scandaleux, mais « légal », avec un tiers désireux d'exercer un métier lucratif « non assimilable à un commerce ».

Combien de vautours profitent de cette possibilité pour arrondir leur péculé ? Combien de marchands de sommeil spéculent sur le désir de l'homme s'étant emparé des possesseurs d'immeubles, pour échauffer leurs propres combinaisons ?

Chaque immeuble parisien important possède un locataire en garni. Celui-ci est au mieux avec le gérant ; il fait la pluie et le beau temps auprès du propriétaire. Dès qu'un appartement devient vacant, il est immédiatement mis à la disposition du « principal locataire ».

Les habitants de la maison peuvent protester, cela ne servira absolument à rien.

Le propriétaire indiquera qu'il est, à l'instar du charbonnier, maître chez lui.

Mais on aura beau protester, cela ne changera rien à l'état de choses !...

A moins qu'un jour...

A TRAVERS LE PAYS

UNE MORT DUE À LA MISÈRE

Nantes, 25 avril. — A la Chapelle-Laudray, près du passage à niveau de La Simmonais, on a relevé le cadavre affreusement mutilé d'un terrassier, Pierre Chevilier, 33 ans, que l'on avait vu rôder la veille à la chute du jour sur la voie ferrée du chemin de fer d'Orléans. Il dut s'endormir sur cette voie et être écrasé par un train de nuit.

Si le malheureux avait eu un lit pour se coucher il serait encore en vie aujourd'hui. C'est encore une victime que les capitalistes peuvent mettre à leur tableau de chasse.

DRAME DOULOUREUX

Saint-Etienne, 25 avril. — Mariée depuis deux mois seulement, et tombée dans un état nerveux après une courte maladie, Mme Elise Vuillefert, âgée de 22 ans, II, rue Voltaire, a tiré deux coups de revolver sur son mari, sans l'atteindre, et s'est logée ensuite deux balles dans la tête.

FILLETTE TUÉE PAR UN TRAMWAY

Toulouse, 25 avril. — Ce soir, boulevard d'Arcole, la jeune Paulette Frichou, âgée de cinq ans, voulant traverser la voie pour se rendre chez ses parents, rue Gratiell-Arnoult, fut renversée et écrasée par un tramway.

La malheureuse enfant, relevée avec un bras et une jambe sectionnés, succomba peu après.

UN GRAVE ACCIDENT D'AVIATION

Deux Morts

Aix, 25 avril. — A l'école d'aviation d'Isire, le sergent moniteur Trillat, et son mécanicien André Gobert, venaient de prendre le départ pour un vol d'entraînement. L'avion se trouvait à une centaine de mètres du sol, lorsqu'on le vit se mettre en vrille et bientôt il vint s'écraser sur la piste en s'enflammant.

Quand on put secourir le pilote et son passager, on trouva le premier carbonisé,

encore crispé au volant. Quant au mécanicien, il fut si grièvement blessé qu'il succomba à l'hôpital d'Isire.

LE PNEU ÉCLATE, L'AUTO DERAPE

M. Octave Bremenson, âgé de 57 ans, propriétaire à Flers (Orne), et sa femme, née Guillaud, se rendaient en automobile à la Possonnière. Sur la route de la gare de Saint-Georges-sur-Loire, leur voiture dérappa par suite de l'éclatement d'un pneumatic, et se renversa dans le fossé. M. et Mme Bremenson furent délogés, très grièvement blessés, et transportés dans une clinique à Angers. M. Bremenson, qui avait la poitrine écrasée et de nombreuses fractures, n'a pas tardé à expirer.

LEURS DIVIDENDES

Vichy, 25 avril. — Un échafaudage, d'une hauteur de huit mètres, sur lequel trois ouvriers travaillaient, s'est rompu à Bellevue. Les ouvriers Pierre Audébet et Octave Boulet ont été grièvement blessés ; le troisième est légèrement atteint.

PÉNIBLE ACCIDENT

M. Jean Cornilleau, âgé de 31 ans, contremaître à l'usine à gaz d'Alençon, qui était allé passer les fêtes de Pâques chez sa sœur, institutrice à Touques, se rendait à bicyclette à la gare de Cisy-Saint-Aubin. Il avait sa fillette, âgée de deux ans, sur le devant de sa machine. A une descente très forte, son frein se brisa ; n'étant plus maître de sa direction, il ne put prendre un tournant et alla s'écraser contre un mur. Sa mort fut instantanée. Sa fillette fut transportée à l'hôpital d'Argentan ; elle y rendit bientôt le dernier soupir.

Les méfaits du feu

UNE USINE PARTIELLEMENT DETRUITE

Yssingeaux, 25 avril. — Un incendie a détruit partiellement l'usine Dorian-Holtzer à Pont-Salomon. Après quatre heures d'efforts, les pompiers parvinrent à conjurer le sinistre.

Les dégâts, couverts par des assurances, atteignent 200.000 francs.

UNE FERME

EST LA PROIE DES FLAMMES

Poligny, 25 avril. — A Entre-deux-Monts, le feu a détruit l'importante ferme de Mme veuve Jeunet. Les dégâts, partiellement assurés, sont évalués à 200.000 francs.

UNE BRASSERIE INCENDIÉE

Lille, 25 avril. — Le feu s'est déclaré, ce soir, dans la brasserie Vanderhagen, à Maro-en-Barœul. Lorsque les pompiers arrivèrent sur les lieux du sinistre, ils durent se borner à protéger les immeubles voisins. Les dégâts sont supérieurs à 100.000 francs.

DES BOIS QUI FLAMMENT

Versailles, 25 avril. — Un incendie, dont on ignore les causes, s'est déclaré cet après-midi, dans les bois de La Ville-du-Bois. Une quinzaine d'hectares ont été la proie des flammes.

TROIS USINES DETRUITES

Un incendie a détruit à Gènes l'église de Sampier Daresa et trois établissements de coton. Quatre carabiniers et un milicien fasciste sont blessés. Les dommages sont évalués à 10 millions de lires.

LE FEU ET SES CONSÉQUENCES

Chalon-sur-Saône, 25 avril. — Un violent incendie s'est déclaré ce matin dans un vieux four dépendant des Grandes Tuileries bourguignonnes, à Chagny. Malgré les efforts des pompiers de Chalon et de Chagny, les bâtiments voisins du four ont été gagnés par les flammes, ainsi que les installations électriques de l'usine. Les dégâts atteignent plusieurs centaines de mille francs. De nombreux ouvriers sont réduits au chômage.

Par suite de la destruction complète du transformateur électrique, situé près du four, la ville de Chagny sera privée d'éclairage pendant quelque temps.

Secousses sismiques

Vingt-quatre heures de secousses sismiques ont jeté la panique parmi la population des îles hawaïennes. Jusqu'à présent, il n'y a aucune perte de vie, mais des dommages considérables ont été occasionnés.

Tout le trafic ferroviaire de Honolulu a été bouleversé.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 26 AVRIL 1924. — N° 20.

FUMÉE

par YVAN TOURGUENIEFF

— Allons ! voilà qui est bien, dit-elle en reprenant plus haut la conversation, ma conscience est maintenant en repos et je puis satisfaire ma curiosité.

— Votre curiosité ? répéta Litvinof, qui ne comprenait pas.

— Oui. Je tiens à savoir ce que vous avez fait, quels sont vos plans ; je veux tout savoir, comment, quand, tout. Et vous devez me dire la vérité, car je vous préviens que je ne vous ai pas perdu de vue... autant que possible.

— Vous ne m'avez pas perdu de vue, vous... ? là... à Pétersbourg ?

— Au milieu de l'éclat qui m'entourait, comme vous venez de vous exprimer. Précisément. Nous reviendrons sur cet éclat ; maintenant, racontez-moi beaucoup de choses et pendant longtemps ; personne ne nous dérangera. Ce sera ravissant, ajouta-t-elle, en s'installant gaiement dans un fauteuil. Eh bien, commencez.

— Avant de raconter, je dois vous remercier, dit Litvinof.

— Pourquoi ?

— Pour le bouquet qui s'est trouvé dans ma chambre.

— Quel bouquet ? Je ne sais rien.

— Comment ?

— Je vous le répète, je ne sais rien, mais

j'attends votre récit... Ah ! comme Poloukhine est spirituel de vous avoir amené Litvinof ouvrir les oreilles.

— Vous connaissez depuis longtemps ce M. Poloukhine ? lui demanda-t-il.

— Depuis longtemps... mais racontez.

— Et vous le connaissez intimement ?

— Oh oui !

— Irène soupira.

— Cela tient à des circonstances particulières... Vous avez sûrement entendu parler d'Elise Belsky, celle qui est morte si tragiquement il y a deux ans... mais j'oublie que vous ne connaissez pas nos histoires, et je vous en félicite.

— Oh ! quelle chance ! voici enfin un homme, un être vivant, qui ne sait rien de ce qui se passe au milieu de nous ! Et on peut s'entretenir avec lui en russe, en russe incorrect, mais toujours préférable à cet éternel, insipide, insupportable jargon français de Pétersbourg !

— Poloukhine, dites-vous, connaissait cette...

— Il m'est pénible de me souvenir de cela, interrompit encore Irène.

— Elise était ma meilleure amie à la pension, et ensuite, à Pétersbourg, nous nous voyions perpétuellement. Elle me confiait tous ses secrets ; elle était très malheureuse, elle a beaucoup souffert.

« Poloukhine s'est admirablement conduit dans cette histoire, comme un vrai chevalier. Il s'est dévoué ; c'est alors seulement que je l'ai apprécié. »

« Mais nous voici encore loin de notre sujet ; j'attends votre récit, Grégoire Mikhaïlovitch. »

— Mais mon récit ne peut guère vous intéresser, Irène Pavlovna.

— Ceci n'est plus votre affaire.

— Souvenez-vous, Irène Pavlovna, que nous ne nous sommes pas vus durant dix ans, dix ans entiers, combien d'eau a coulé depuis ce temps !

— Pas de l'eau seulement, répliqua-t-elle avec amertume ; c'est pourquoi je veux vous écouter.

— Je ne sais d'ailleurs par où commencer.

Par le commencement. Du jour que vous...

Vous avez alors quitté Moscou... Savez-vous que depuis cette époque je ne suis jamais revenue à Moscou !

— Vraiment ?

— C'était d'abord impossible ; puis, quand je me suis mariée...

— Vous êtes mariée depuis longtemps ?

— Depuis quatre ans.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Non, répondit-elle d'une voix br

10-12, rue Paul-Lelong, Paris